



HAL
open science

En rade de Villefranche

Henri Amouric, Eric Dulière, Florence Richez, Lucy Vallauri

► **To cite this version:**

Henri Amouric, Eric Dulière, Florence Richez, Lucy Vallauri. En rade de Villefranche. Lucien Rivet, Martine Sciallano. Vivre, Produire et échanger : reflets méditerranéens. Mélanges offerts à Bernard Liou,, Editions Monique Melgoil, pp.153-157, 576-577, 2002, 2-907303-68-6. halshs-01533418

HAL Id: halshs-01533418

<https://shs.hal.science/halshs-01533418v1>

Submitted on 6 Jun 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



VIVRE, PRODUIRE
ET ÉCHANGER :
REFLETS
MÉDITERRANÉENS

MÉLANGES OFFERTS À
BERNARD LIOU

Textes rassemblés par
Lucien Rivet et Martine Sciallano



éditions monique mergoil

En rade de Villefranche

Henri Amouric*
Eric Dulière**
Florence Richez***
Lucy Vallauri*

Les découvertes effectuées ces dernières années dans la rade de Villefranche par le Club Anao affilié à la F.F.E.S.S.M. (Dulière 2001) nous invitent à replonger dans l'univers de Jules Verne et à poursuivre ces « voyages extraordinaires » de la céramique le long des rives de la Méditerranée, initiés en 1999 au Musée d'Istres à l'occasion de l'exposition *20 000 pots sous la mer* (fig. 1). Ce mouillage, situé sur la côte rocheuse des Alpes-Maritimes entre Nice et l'Italie, ensoleillé et bien protégé des vents dominants, fut de tout temps un havre sûr pour les flottes navigant en Méditerranée. Les épaves d'époque moderne, déjà reconnues sur ce site, telle celle de la plage des Marinières datée du début du XVI^e siècle et surtout celle de la nave génoise *La Lomellina* coulée en 1516, ont fourni de belles associations de vaisselles de bord. Celles-ci, d'origines très diverses, illustrent bien "les couleurs de la Renaissance" exprimées sur les faiences et réalisées principalement dans les ateliers de Florence, Rome, Savone, mais aussi de Valence et Barcelone. Pise, la Ligurie et Fréjus livrent des produits attrayants, de bas de gamme, aux couleurs vives et simplement glaçurés tandis que la vaisselle culinaire est fournie par des ateliers spécialisés de Biot-Vallauris et leurs voisins ligures. Pour le siècle suivant, la *Sainte Dorothea*, ancien vaisseau de la Marine Royale danoise vendu en 1692 et naufragé en 1693 présente un tout autre assemblage de formes : des jarres à huile qui vagabondent sur les mers du monde, des pots glaçurés et une faïence blanche qui se partagent toujours entre la Catalogne, l'Espagne du Sud et la Ligurie à l'exception d'une "bellarmine" petite bouteille en grès rhénan. Tous ces récipients de terre, humbles ou luxueux, acquis au hasard des routes maritimes, accompagnaient les marins dans leur vie quotidienne tant dans les réserves

pour stocker les liquides ou les denrées, que dans les cuisines pour préparer les repas et enfin sur la table pour servir et manger.

Les centaines de céramiques immergées dans le gisement de la Batterie des Deux Rubes, confirment ces premières données. Elles regroupent, tout comme dans les épaves coulées sur place, de nombreuses céramiques de bord qui comportent des traces d'usage et d'usure. Pour preuve, ces innombrables marques, simple lettre, étoile, croix, points, marelles, exceptionnelle galère sans doute génoise ou motifs mystérieux gravés à la pointe de couteau sur le revers des pièces de terre qui sont signes d'appropriation de la vaisselle par les marins (fig. 2a, 2b et 17). Témoins également ces laborieuses réparations percées sur les parois des écuelles pour relier les deux parties cassées avec des agrafes (?) ou avec un lien végétal (?) (fig. 3 et 17). Plus étonnante est la série de lampes de bord, simples petits réceptacles pour l'huile munis d'une mèche et noircis au niveau du bec dont l'usage était indispensable à bord (fig. 4). Ces godets de lumière couverts d'émail blanc ou turquoise sont munis parfois d'une anse. Ils sont pratiquement inconnus sur les sites terrestres hormis dans un dépotoir contenant du matériel des XVI^e et XVII^e siècle à Cefalù ou encore à Rome dans les fouilles de la Crypta Balbi dans un contexte des XV^e-XVI^e siècles (Tullio 1994, p. 290, fig. 6, p. 293, fig. 24).

Cependant, ce site d'escale témoigne aussi des courants commerciaux en Méditerranée depuis le Moyen Age jusqu'au XVIII^e siècle. Cette intense circulation des céramiques produites dans les officines d'Espagne, d'Italie et de Provence, a été bien mise en évidence par les textes comme par les découvertes d'épaves notamment en Corse. De l'époque angevine, seules quelques pièces des XIII^e et

* Laboratoire d'Archéologie Médiévale Méditerranéenne, UMR 6572, CNRS-Université de Provence – Maison Méditerranéenne des Sciences de l'Homme, 5 rue du Château de l'Horloge, 13094, Aix-en-Provence cedex 2.

** Club Anao, 06000 Villefranche, Président du Club Anao de Beaulieu-sur-Mer et de la commission archéologique des Alpes maritimes de la F.F.E.S.S.M. Directeur de fouille de la Batterie des Deux-Rubes.

*** Département des Recherches Archéologiques Subaquatiques et Sous-Marines, Fort Saint Jean, 13002 Marseille.

Illustrations : tous les clichés sont d'Eric Dulière, à l'exception de fig. 4 et 6 : Yves Rigoir et fig. 5 : L. Vallauri.



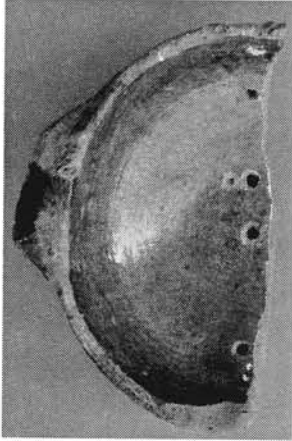
1



2a



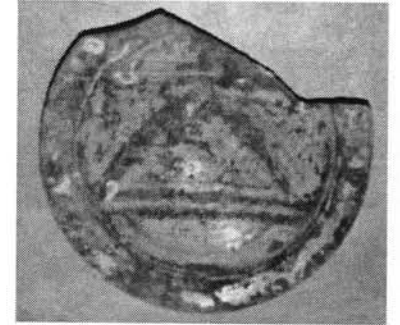
2b



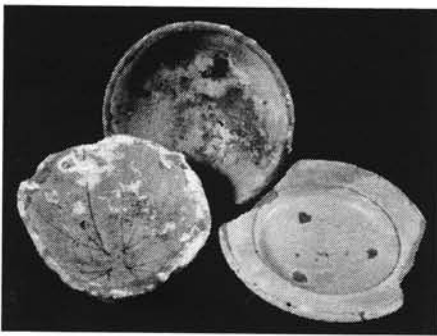
3



4



5



6



7



8



10



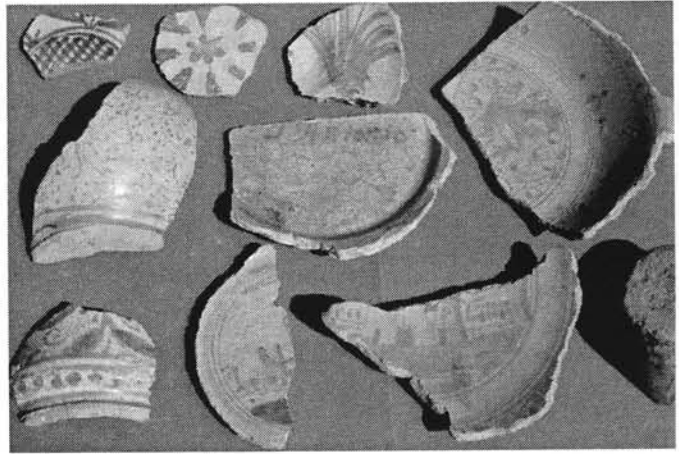
9



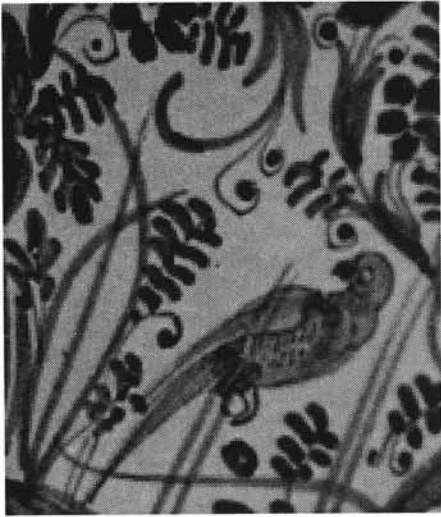
11



12



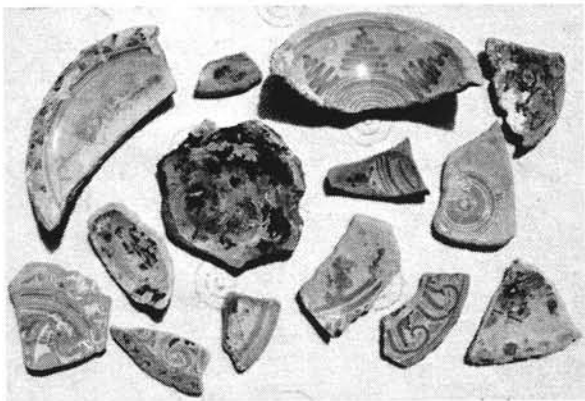
13



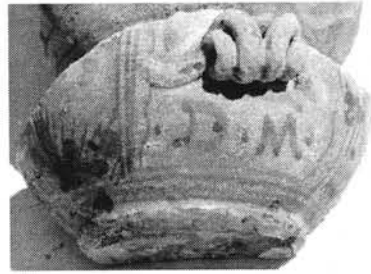
14a



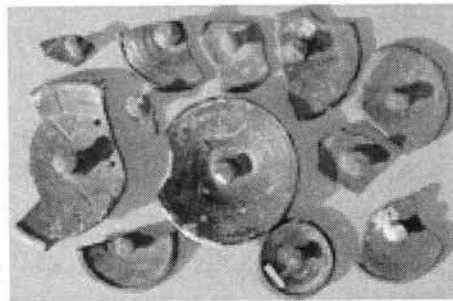
14b



16



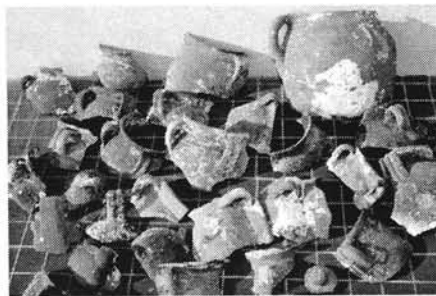
15



17



18



19



20

XIV^e siècles sont parvenues, sous la citadelle, dont un plat en faïence de Valence peint en vert et brun (fig. 5), un bol à la croix, une écuelle et une coupelle monochromes en faïence pisano-ligure (fig. 6). Cependant, l'ensemble des céramiques découvertes recouvre essentiellement la période moderne et témoigne du rôle stratégique (commercial et aussi militaire) que ce port de mouillage dut jouer lors de son rattachement au Comté de Savoie. Mais ce fut sans doute à partir de 1613, que Villefranche érigé en port franc par le duc Charles-Emmanuel I^{er} connut son apogée. Les séries de vaisselles pourraient provenir de restes de cargaison, rejetées par dessus bord ou perdues en route. Pour le XVI^e et le XVII^e siècle qui semblent être la séquence chronologique la mieux représentée dans la rade de Villefranche, il n'est donc pas étonnant de retrouver tout le cortège des vaisselles de table engobées et glaçurées de Pise et de Ligurie, *a stecca*, *graffite monochrome* (fig. 7), *graffite polychrome*, *marmorizzate*. Parmi ce groupe, se détache un belle série de petites écuelles attribuées à Gênes ou Albisola et dont le décor incisé est au monogramme du Christ (fig. 8). Seuls deux exemplaires comparables avaient été retrouvés dans le port marseillais de Pomègues. Ces décors dits "conventuels", datés de la seconde moitié du XVI^e siècle à Gênes (Milanese 2001), sont également exprimés sur des formes identiques réalisées toujours en Ligurie mais en faïence peinte en bleu et jaune (fig. 9). Sur l'une d'entre elles figure un saint portant la coule, cerné d'épée et dont la tête est surmontée d'un cimenterre. Cette représentation pourrait évoquer le culte du reclus Saint Hospice, célèbre pour sa prophétie de la conquête lombarde dans les Gaules et dont le souvenir est conservé dans la toponymie sur la commune même de Saint-Jean-Cap-Ferrat (fig. 10). Ces premières faïences blanches dites de style "*a compendario*" soit à "décor simplifié" selon la définition de J. Giacomotti (Giacomotti 1974, p. 398-405), sont encore peu répertoriées dans les découvertes terrestres et maritimes (Horry 2001, p. 147, fig. 5). La palette de couleur réduite au brun, bleu, jaune parfois rehaussé de vert aurait pour origine Faenza, mais à partir de 1570, cette mode s'étend en Italie dans de nombreux ateliers et très probablement à la Ligurie. C'est soit à cette dernière province soit à la Toscane qu'il faut attribuer les décors de guirlandes et de feuillages stylisés qui courent sur des coupes à fond blanc (fig. 9) ainsi que ce petit amour, dont l'écharpe flotte au vent (fig. 11) (Berti 1998, p. 373, n° 307) ou encore ce bec verseur d'aiguière sur lequel figure un masque de faune (fig. 9).

Au sein de la série des faïences turquoises d'origine cette fois assurément ligure, l'on peut remarquer un exemplaire miniaturisé. d'une cruche dont le médaillon IHS évoque la grande série issue de l'épave du Rocciù en Corse (fig. 12). Plus profanes, sont les fins motifs en calligraphie "*a berrettino*" (fig. 13) ou les décors naturalistes des coupes polychromes à l'oiseau "au goût de la Chine" (fig. 14a et 14b) issus des officines de Savone ou les décors de paysages, et quelques pièces marquées au revers

(fig. 13) ou aux initiales des commanditaires (fig. 15). Le partage du marché des produits de haut de gamme est illustré par quelques assiettes polychromes de Rome et celles issues des célèbres ateliers florentins de Montelupo (fig. 16).

Quant à l'Espagne, elle est plus présente par ses produits glaçurés que par ses faïences. Cette céramique culinaire ou fonctionnelle, de couleur brune ou verte, est bien illustrée par de belles séries de couvercles (fig. 17), de marmites, d'assiettes et des cruches tronconiques à large base et un chandelier sur pied. De Ligurie, une grosse jarre à glaçure verte renvoie à l'exemplaire retrouvé sur l'épave de Cavalaire datée de la fin du XV^e siècle (fig. 18).

Pour cette même phase, les ustensiles allant au feu sont essentiellement des marmites façonnées dans les ateliers de Biot bien avant que l'empire de Vallauris ne se développe (fig. 19). Mais de Provence orientale arrivent aussi bon nombre de vaisselles produites dans les ateliers de Fréjus qui créent sous l'influence de potiers émigrés italiens, des vaisselles plus ordinaires dont le succès est immense (fig. 3). Ce centre méridional majeur du XVI^e siècle diffuse des dizaines de milliers de poteries par cabotage jusqu'à Marseille et au-delà. Bon nombre d'entre elles sont restées au fond de l'eau telle la cargaison des Sardinaux coulée dans la baie de Sainte-Maxime.

Pour le XVIII^e siècle, les céramiques semblent moins bien représentées sans doute en raison du déclin du trafic maritime détourné au profit de Nice. Les "terrailles" noires d'Albisola et les blanches "dites de Rome" mais néanmoins originaires de la "Rivière de Gênes", témoignent du succès de ces deux gammes d'articles, à la diffusion universelle. Elles sont accompagnées par des marmites et quelques faïences polychromes ligures ainsi que par des vaisselles glaçurées incisées ou à décor d'engobes, produites dans l'arrière pays marseillais et le Haut Var. A côté de ces apports massifs, des découvertes sporadiques révèlent une ouverture au monde et à l'exotisme, telles les pipes blanches de Hollande, les pipes brunes à kif et les cruches à filtres maghrébines ou levantines dont les seuls équivalents proviennent encore une fois du Port de la Quarantaine de Marseille (fig. 20).

Au terme de ce premier bilan, l'échantillonnage des catégories recensées montre une très grande diversité et qualité des vaisselles dont l'inventaire exhaustif et la quantification restent cependant à faire. La fouille en cours, nécessiterait cependant une sauvegarde du site, menacé par les nouveaux prédateurs ou pirates des mers et permettrait de préciser la présence d'une épave pressentie. L'intérêt de ce site de mouillage, qui n'a pour la Provence d'équivalent que le Port de la Quarantaine à Marseille, réside essentiellement à ce jour dans sa chronologie antérieure, et constitue de ce fait un observatoire parfaitement complémentaire. Il touche en effet aux réalités encore méconnues d'une Provence orientale certes proche mais néanmoins d'une ambiance culturelle italienne.

Eléments de bibliographie

Pour l'ensemble du texte se reporter à l'ouvrage :

Amouric, Richez, Vallauri 1999 : AMOURIC (H.), RICHEZ (F.), VALLAURI (L.), *Vingt mille pots sous les mers. Le commerce de la céramique en Provence et Languedoc du Xe au XIXe siècle*, Musée d'Istres, Edisud, 1999.

Berti 1998 : BERTI (F.), *Storia della ceramica di Montelupo. Uomini e fornaci in un centro di produzione dal XIV al XVIII secolo, Volume secondo. Le ceramiche da mensa dal 1480 alla fine del XVIII secolo*, Milano, 1998.

Dulière 2001 : DULIERE (E.), *Rapport d'opération archéologique concernant le gisement sous-marin de la Batterie des Deux Rubes, dans la rade de Villefranche-sur-Mer (Alpes-Maritimes)*, 2001.

Giacomotti 1974 : GIACOMOTTI (J.), *Catalogue des majoliques des musées nationaux*, Editions des Musées Nationaux, Paris 1974.

Guéroul et alii 1989 : GUÉROUT (M.), RIETH (E.), GASSEND (J.-M.), *Le navire de Villefranche : un naufrage de 1516*, Paris, Éditions du CNRS, 1989.

Horry 2001 : HORRY (A.), La faïence à Lyon du XIVe au XVIe siècle : l'apport des fouilles récentes, dans *Archéologie du Midi Médiéval*, 19, 2001, p. 137-179.

Milanese 2001 : MILANESE (M.), Monasteri e cultura materiale a Genova tra XVI e XVIII secolo, dans *Archeologia Postmedievale*, 5, 2001, p. 39-68.

Tullio 1994 : TULLIO (A.), Una "discarica" del XVIIe secolo nella torre nord del duomo di Cefalù, dans *Atti XXVII convegno internazionale della ceramica*, Albisola, 1994, p. 281-293.



1



2a



2b



3



4



5



6



7



8



10



9



11



12



13



14a



14b



16



15



17



18



19



20